

## COMPTES RENDUS

**Mikhaïl Chichkine, *Dans les pas de Byron et Tolstoï. Du lac Léman à l'Oberland bernois*. Traduit de l'allemand et du russe par Colette Kowalski, Montricher (Suisse), Les Editions Noir sur Blanc, (éd. orig. 2005)**

L'intérêt de ce récit de voyage contemporain est son regard décalé, décentré par rapport à la montagne occidentale. Quand un écrivain et enseignant russe, né à Moscou en 1961 part à l'assaut de l'Oberland bernois, son ordinateur portable à l'appui, sur les traces de Tolstoï et de Byron, on se dit que l'on aura affaire à un récit déférent de plus vis-à-vis de son maître, prétexte à belles citations revisitées sur des lieux de légende. Nos doutes sont pourtant balayés après quelques pages de cet itinéraire très classique entre Montreux et Interlaken ; c'est de relativité culturelle dont l'auteur nous parle, bien plus que de balises situées sur ce chemin connu par les Suisses eux-mêmes comme étant certes plein de charme désuet, mais dépourvu de tout sens héroïque ! Relativité culturelle et radicalité du point de vue quand on lit, page 11, que les récits de voyage à pied n'existent quasiment pas en Russie, car « jouir du paysage et se détendre est également inconnu ». En effet en parcourant les immensités russes, « la vue ne change pas, le paysage reste le même, la forêt, le ciel sont immuables » (ibid.).

C'est premièrement la monotonie de ces espaces horizontaux qui contraste avec la verticalité spectaculaire de la montagne alpine, mais n'y a-t-il pas aussi des montagnes en Russie ? N'apprend-on pas à l'école secondaire que l'Elbrouz (5633 mètres) est le plus haut sommet de l'Europe géographique ? La densité historique et culturelle de la montagne européenne et la tradition bien ancrée du voyage à pied qui va à la rencontre du Divers, comme aurait dit Segalen, c'est ce qui le démarque de la montagne russe, moins aménagée ; pensons aux points de vue, aux tables d'orientation qui parsèment les sentiers pédestres alpins, pour le plaisir des yeux du touriste. Ce qui ressort est aussi l'antithèse entre un pays immense qui court dans toutes les directions et un petit pays, centré et parcouru de nombreux promeneurs. On marche aussi à travers les plaines de Russie, mais le plus souvent de manière forcée,

comme dans le récit de Slamowir Rawicz<sup>1</sup>. Quand M. Chichkine marchait avec sa classe dans les forêts jouxtant le lac Baïkal, c'est le dérèglement de la société russe qui sautait aux yeux. Il eut à faire face, lors d'un camp de vacances, à des soûlards armés de haches qui dévalisaient sans vergogne les classes vertes, la nuit ; l'enseignant conclut qu'en Russie, il vaut mieux marcher avec une hache dans son sac si l'on veut survivre parmi les bouleaux... C'est donc le sentiment de sécurité, au sens social, qui est inséparable de la démarche romantique de jouissance du paysage – on aurait parfois tendance à l'oublier.

De Byron et de Tolstoï, il est finalement peu question, et c'est tant mieux ; ceci n'étonne guère car la « maladie » dont souffre la littérature russe depuis sa naissance est de ne pas parler de ce que l'on attend (p. 13). Ainsi, l'auteur accomplit des allers et retours mentaux entre l'Oberland bernois et sa Russie natale, des plongées temporelles qui remontent aux *Lettres d'un voyageur russe*<sup>2</sup> de Karamzine de 1789, le premier Russe qui soit allé humer l'air des Alpes, un livre de Rousseau dans son sac, et qui a propagé cette mode parmi ses compatriotes. Tous ses compatriotes ? non bien sûr, une élite, une aristocratie voyageuse qui se faisait porter ses effets et bien davantage. Il s'agit d'une opposition supplémentaire entre la marche à l'occidentale, qui est devenue profondément démocratique, et la marche à la russe qui ne l'est guère, d'après l'auteur. La marche en montagne comme vecteur de la démocratie vécue et ciment de toute une société, voilà un autre contraste radical qui sépare les sociétés russe et suisse. Il faut parfois faire de très longs détours pour comprendre la nature intime du territoire dans lequel on vit.

Bertrand Lévy, Université de Genève

<sup>1</sup> Slamowir Rawicz, *A marche forcée*, Paris, Phébus, 2004 (1956).

<sup>2</sup> Nicolai Karamzine, *Lettres d'un voyageur russe*, Paris, Quai Voltaire, 1991.

Par ailleurs, M. Chichkine est aussi l'auteur de *La Suisse russe*, Paris, Fayard, 2007, qui consacre plus de 120 pages à « La capitale russe de la Suisse », Genève.